

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Des abbés publient aux Éditions de l'A.B.

Yolande Lavigueur

Volume 18, Number 1, Spring–Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12662ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavigueur, Y. (1995). Des abbés publient aux Éditions de l'A.B. *Lurelu*, 18(1), 56–58.

DES ABBÉS PUBLIENT aux Éditions de l'A.B.

La vraie richesse (1940) est un récit dont l'auteur signe «Francine» et dont ne parlent ni Louise Lemieux, ni Claude Potvin, ni Édith Madore. Il semble être un religieux et veut démontrer aux enfants que la vraie richesse n'a rien à voir avec les biens de la terre qui ne s'emportent pas au paradis. «Pour gagner le Ciel, il faut aimer le bon Dieu, lui offrir toutes nos actions, travailler pour Lui et le posséder dans son cœur. La vraie richesse, qui procure une belle place au Ciel, n'est pas l'argent de papa et de maman, mais bien les riches vertus du cœur!»

Pour faire sa démonstration, l'auteur met en scène deux garçons, l'un pauvre, pieux et travaillant, l'autre riche, «égoïste» et paresseux. Les deux sont atteints subitement d'une fièvre mortelle. Le premier est accueilli par saint Pierre, à bras ouverts au paradis. Le second est rejeté et humilié par le saint portier. Il essaie de le soudoyer, mais ça ne fonctionne pas. Voilà pour l'histoire. L'auteur se dissimule sans la moindre subtilité derrière un enfant-personnage qui incarne le modèle et les valeurs que **lui** privilégie. C'est toujours le cas, lorsqu'on écrit. Mais il le fait à la façon d'un sermon cousu de fil blanc et amené avec de gros sabots qui claquent. Contrairement à Robert Soulières qui aborde pourtant un thème proche de «la vraie richesse» dans *La faim du monde*.

Les livres de «Francine» m'ont souvent servi d'exemples pour illustrer à quel point notre littérature jeunesse, dans la première moitié du siècle, avait pour but évident d'édifier, de convertir et même d'effrayer les enfants. Mais à y regarder de plus près, il ne s'agit que d'un reflet de ce qui était *politiquement ou religieusement correct* à l'époque. La certitude de connaître le fonctionnement du paradis, avec saint Pierre à l'entrée accueillant les bons auprès de Dieu et repoussant les méchants sans qu'il soit possible de «l'acheter», me paraît tellement rassurant et sans questionnement qu'on est porté à envier son aspect sécurisant. L'Église sait ce qu'il faut faire pour être «sauvé». Et «Francine» transmet cette recette aux enfants, sûrement avec les meilleures intentions du monde. C'est encore ce que font aujourd'hui les auteurs qui s'adressent aux jeunes. On le fait de façon plus imagée et moins prêchante, mais indéniablement, tout auteur témoigne de ses valeurs en écrivant. Aucun récit n'est innocent; heureusement, sans quoi il serait sans

intérêt... Si un adulte ne sait rien et n'a rien à raconter, si pour lui tout est relatif, pourquoi prendre le temps d'écrire? Écrire pour divertir, faire rêver ou amuser, sans plus, c'est déjà affirmer que l'on croit à la vertu du rêve ou du plaisir.

La famille

En 1947, donc, «Francine» ventait avec conviction les vertus des grosses familles. Après avoir présenté l'antagoniste, le «méchant» de l'histoire, en insistant avec beaucoup de mépris sur le fait qu'il est enfant unique, le narrateur présente l'enfant parfait, René :

«Le petit René est le quatrième des enfants. Il y a d'abord la grande sœur Denise, Richard, Louis, puis René; enfin Danielle et bébé Jean. Le logis est bien petit pour abriter tout ce monde, mais le papa, la maman et les enfants vivent quand même heureux, d'un bonheur que l'on ne goûte qu'au milieu des joies familiales.»

Tout porte à croire que l'auteur est issu d'une famille nombreuse...

Le modèle qu'il propose est loin d'être neutre... Et puis après? Aujourd'hui, il en va de même, quoique de façon plus ouverte, disons... pour Zunik! On nous dit dans les communiqués de presse que «Zunik a cinq ans et demi, qu'il vit seul avec son père. Ils ont tous deux une belle relation de tendresse et de complicité.» Zunik incarne une situation représentative des statistiques de notre époque, comme la situation familiale de René était crédible en 1940. Mais il y a une différence, et elle est de taille : le créateur de Zunik ne condamne pas les enfants de familles nombreuses ou de parents non divorcés. La littérature reflète la société qui la fait naître... L'enfant doit pouvoir se reconnaître dans le héros de l'histoire. Zunik aurait eu l'air de quoi, il y a cinquante ans? Pourtant, certaines valeurs se ressemblent, dans *La vraie richesse*, l'auteur raconte encore :

«La maman, qui n'a pas de «bonne», doit travailler tout le jour et même parfois le soir. Ses enfants l'aident tant qu'ils le peuvent.»

Zunik n'aidera peut-être pas sa maman qui, à New York, travaille aussi toute la journée. Pourtant, comme René, il veut lui faire plaisir, il a travaillé fort pour lui dessiner un très beau Wawazonzon...

Dans *La vraie richesse*, l'auteur présente le méchant garçon comme ayant des parents très riches qui cèdent à tous ses caprices, il le montre en train de jouer plutôt



que d'étudier, ou bien en train de se moquer des gens mal habillés pendant la messe... Ce qui étonne, c'est qu'en plus, il se sent obligé d'écrire, de conclure de façon ennuyeuse :

«Et puis... et puis... pauvre Robert! il est affligé de bien vilains défauts : paresseux, coléreux, gourmand et surtout, oh! surtout affreusement égoïste... il ne songe qu'à son importante petite personne et ne pense jamais aux autres.»

Jamais un auteur des années quatre-vingt-dix ne classe aussi rapidement un personnage en le décrivant platement de l'extérieur; *Toto la Brute* ou les héros noirs de *L'étoile a pleuré rouge* sont présentés – à travers les mauvais coups qu'ils font – avec leurs émotions, leurs bouleversements et leurs conditionnements intérieurs... Il y a là une grande différence. Les petites pestes de *Qu'est-ce que vous faites là?* auraient fait scandale, en littérature, il y a cinquante ans... Même si elles n'ont l'intention que de rendre service à leur bonne maman, «qui a beaucoup de travail aujourd'hui».

On ne faisait pas des livres pour amuser les enfants, apparemment ils étaient capables de s'amuser tout seuls. Non, on écrivait dans le but de les instruire, de leur montrer sans la moindre équivoque où était le bien, de les édifier en mettant en scène des enfants modèles, des petits saints. Dans les trois albums de «Francine» dont je parle ici, les enfants étudient, font de bonnes actions pour aider les pauvres (*La vraie richesse*) ou convertir les païens (*De l'Ouganda au Ciel* et *Le loup de saint François*); surtout ils travaillent et ils prient. Les



trois livres sont des albums ayant un dessin à chaque page, un seul montre un enfant en train de jouer :

«René ne possède pas comme son riche petit voisin [le méchant] de magnifiques jouets, mais le garçonnet est débrouillard et rempli d'initiative. Aidé de ses petits frères, il a fabriqué une voiture qui, ma foi, fonctionne à merveille.»

Il est intéressant de comparer l'illustration de René dans sa boîte à savon, dessinée par Odette Fumet Vincent, au Pikolo de Tibo, devant la locomotive offerte par son oncle et qui le transportera vers *L'arbre aux mille trésors*. Il y a toute une différence pour ce qui est de la technique, de l'attrait, de l'art. Et pourtant la relation de l'enfant à son véhicule reste la même, la parenté entre les deux est étonnante!

Comme tout paraît simple en littérature, lorsqu'on a l'assurance de parler au nom de Dieu. Dans *Madeleine*, chez le même éditeur et illustré par la même Odette Vincent, l'auteur, qui signe cette fois M. l'abbé Robert E. Llewellyn, raconte l'histoire de la vocation de son héroïne, à partir du jour de sa naissance :

«Par un beau jour de juillet, une animation et une grande joie règnent dans l'un de nos foyers chrétiens... Une petite fille est née!... Elle repose dans son joli berceau tout blanc, sous la protection de son bon ange gardien.»

On croirait lire le début de *La Belle au bois dormant*. Cet abbé a vraiment les mêmes tics littéraires que «Francine» :

«Ses parents, qui obéissent de leur mieux aux commandements de Dieu et de l'Église, ne manquent jamais de sanctifier le diman-

che, et gardent toujours à l'honneur les habitudes chrétiennes; aussi Dieu bénit-il leur foyer. Madeleine est leur cinquième enfant.»

Comme dans les trois autres récits, Madeleine est confrontée aux forces du mal. Ici elles ne prennent pas la figure d'un loup (*Le loup de saint François*), d'un roi nègre et païen (*De l'Ouganda au Ciel*) ou de l'argent (*La vraie richesse*) mais elles empruntent les traits d'une copine :

«Au pensionnat, Madeleine a le malheur de se lier d'amitié avec une de ses compagnes qui, n'ayant ni la pureté d'âme, ni la simplicité de son âge, connaît déjà les calculs de la coquetterie. Auprès de cette compagne, Madeleine sent naître en elle le désir de plaire, d'être aimée... Flattée qu'on la trouve aimable, elle place facilement son affection dans ceux qui la jugent ainsi.»

Si cela nous paraît un peu simple, il semble pourtant plausible que les lecteurs de l'époque se soient réellement inquiétés pour la réussite de sa vocation et que cela représente un vrai «suspense»... Ne craignez rien, les choses s'arrangent avant la fin :

«Madeleine est maintenant la religieuse humble et dévouée; sa vie se résume en ces trois mots : Faire ce que Dieu veut... Le faire pour Dieu... Le faire comme Dieu le veut... Ce que Dieu veut : plus de caprices, plus de volonté propre... Madeleine en a fait le sacrifice.»

Les points de suspension sont un des tics littéraires de l'auteur. Et comme si la morale de ses histoires n'était pas tout à fait évidente, il inscrit une phrase en exergue, en plus de conclure son récit, chaque fois, par une longue explication morale de... sa morale. Je sais que cela risque d'être indigeste, mais je vous en sers deux sur le même plateau. Si vous êtes jeune, il est utile que vous preniez connaissance des idéaux dont on a farci l'enfance de vos aînés et, si vous êtes moins jeune, cela vous rappellera des influences que vous aviez peut-être oubliées.



«Que chacun dans sa sphère s'efforce de devenir meilleur et de rendre meilleurs ceux qui l'entourent. La satisfaction d'avoir bien fait est la première récompense d'un bon écolier.» (*De l'Ouganda au Ciel*)

«L'Éducation n'a pas d'objet plus élevé ni de fruit plus précieux que de développer l'amour et la connaissance du bien, c'est à dire, l'amour de l'ordre. Satisfaire ses professeurs est le moyen le plus sûr de faire le bonheur de ses parents.» (En exergue à *La vraie richesse*)

Remarquez-vous que chacune de ces phrases est détournée tout à coup, vers la fin, pour interpeller l'écolier? Peut-être parce que ces livres étaient offerts en prix de fin d'année aux élèves les plus méritants...

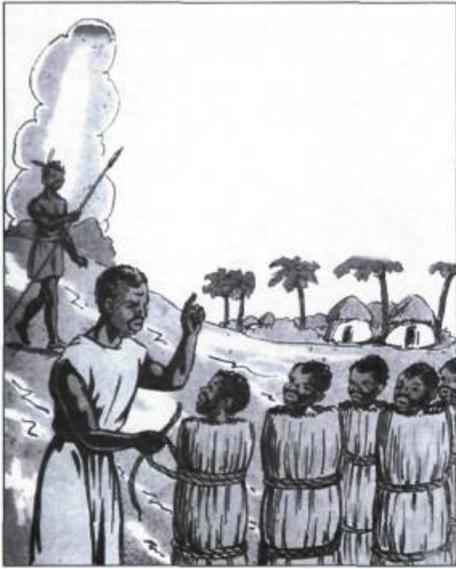
Raconter des histoires pour susciter des vocations

Le récit biographique *Madeleine* se donne manifestement pour objectif de faire naître des vocations. Il se termine sur une promesse de récompense éternelle :

«Madeleine, dont la vie fut un long dévouement pour répandre autour d'elle le plus possible la doctrine de Dieu, attend maintenant l'appel de son Créateur, pour un bonheur éternel. Déjà elle voit, comme dans un rêve, une multitude d'âmes heureuses qui accourent au-devant d'elle pour la remercier de les avoir conduites dans la belle route du ciel.»

Madeleine avait en effet choisi le dur chemin des missions : «Faire de l'apostolat au milieu de pays inconnus, entourée de toutes sortes de périls.» Il est raconté en effet, dans *De l'Ouganda au ciel*, comment on se prépare à supplicier les petits Noirs qui préfèrent mourir plutôt que de renier le Dieu des hommes blancs, comme leur ordonne le roi païen Mouanga :

«Pour préparer le bûcher où seront brûlées les victimes, plusieurs serviteurs du roi coupent du bois dans la forêt. En attendant



l'exécution, les jeunes martyrs prient Dieu de soutenir leur courage. Oui, il faut qu'ils soient courageux, les chers petits! Tout comme sainte Jeanne d'Arc qui sauva la France et les martyrs canadiens qui donnèrent le Canada à Jésus. Enfin, le jour du sacrifice arrive (...) Les bourreaux enveloppent leurs victimes dans de longues branches de roseaux et les alignent côte à côte. Les enfants s'amuse de leur nouvelle tunique. Irrités de leur joie devant la mort, les bourreaux les frappent en disant : - Vous ne rirez pas tant, quand le feu vous brûlera. Nous verrons bien si votre Dieu viendra l'éteindre, quand nous l'allumerons tout à l'heure. Bruno leur répond : - Non, il ne viendra pas, parce qu'il nous veut avec lui dans son Royaume.»

Pas étonnant, avec des histoires pareilles, qu'on manque de vocations! Pour Madeleine, c'est le pape qui est cité en exergue :

«Il nous faut plus de religieuses, plus de missionnaires, plus d'âmes d'élite, dans nos communautés enseignantes! (...) Le but



de cette brochure est de parler aux yeux (sic) des petites, dans une langue simple pour atteindre leur cœur et leur donner le désir d'étudier et de prier, lorsqu'elles seront grandes.»

Chez Fides, en 1945, l'abbé Albert Tessier publie *Une fleur du Richelieu*. Il s'agit de la véritable biographie de mère Marie-Rose. Il me faut avouer que cette histoire est racontée de façon vivante, avec des détails qui rendent le personnage humain et sympathique. Il s'agit d'un véritable album ayant une grande illustration sur chaque page de gauche. Je ne serais pas étonnée que la lecture de ce récit ait encouragé des fillettes à suivre les pas de cette fondatrice des Sœurs des Saints noms de Jésus et de Marie... Fiou! *Nom de nom...*

Une dernière remarque étonnante : le loup de saint François devient le diable en personne. Il est, non pas apprivoisé, mais converti :

«Ô merveille! Le loup sent son cœur s'attendrir. Mais, encore défiant (sic), il n'ose sortir de sa cachette. Et la voix de saint François se fait plus douce : Il caresse la tête du loup et reprend : - Je viens te chercher. Tu resteras avec nous, dans le village et, si tu es bon, tout le monde prendra bien soin de toi. Le loup regarde saint François avec des yeux qui ne sont plus du tout méchants. Ce sont des yeux très doux, qui semblent dire : - Merci d'être si bon pour moi! Je m'ennuie tellement dans la forêt! Avec un ami comme toi, je ne serai plus méchant du tout.»

Un loup qui parle, c'est pas mal plus intéressant qu'un petit garçon qui se lève très tôt le matin pour aller à la messe et repasser ses leçons. Mais qui aura peur du loup lorsqu'il se présentera devant le petit Chaperon rouge ou les trois petits cochons, s'il est déjà converti?

Vite dit

De cuivre et de mots

Les œuvres de notre collaboratrice Édith Bourget («M'as-tu vu, m'as-tu lu?») faisaient l'objet d'une exposition à la bibliothèque publique Conway, d'Edmundston, jusqu'au 30 avril. Résidente de cette ville du nord du Nouveau-Brunswick, Édith pratique la peinture et la poésie. L'exposition «De cuivre et de mots», organisée à l'occasion du Salon du livre d'Edmundston, présentait des acryliques rehaussées de cui-

Pour conclure

Finalement je voulais bien montrer le caractère édifiant de ces histoires, mais elles ne sont pas complètement mauvaises. Elles contiennent trop d'explications, de leçons et d'interminables descriptions. Mais elles ont aujourd'hui quelque chose de fascinant. Elles révèlent de façon éloquente l'esprit religieux qui a donné une si forte coloration à la vie sociale, éducative et familiale de la plus longue partie de l'histoire des Québécois. À regarder les personnages aux costumes soignés, les formules si claires, les rôles établis depuis toujours, on peut presque sentir l'odeur de l'encens et celle du parloir aux planchers propres et bien cirés. Bref, à travers la littérature jeunesse, on peut faire une incursion bien vivante et plutôt passionnante dans notre passé. ♪



vre, intégrant de courtes phrases poétiques.

Dans le cadre du Salon du livre, Édith a aussi lu ses textes de «Folle était sa vie» lors de la Soirée de poésie.

Jusqu'au 8 mai, Édith Bourget expose aussi au Centre culturel de Rivière-du-Loup, 85 rue Sainte-Anne. Il s'agit cette fois de «Paysages inventés», vingt-deux aquarelles accompagnées de textes poétiques. ♪